

GRAY DEWAELE

DIX-HUIT



Prix des Lecteurs

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

GRAY DEWAËLE

Dix-huit

© GRAY DEWAËLE, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-0195-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'exécution

Berlin – Grand lac Wannsee - 20 août 1944.

Il faisait chaud et la nuit était tombée. Une pluie fine faisait frissonner les arbres dans le bois.

L'homme âgé d'une quarantaine d'années avançait, la tête nue, ne portant que sa chemise blanche recouverte par une veste anthracite autrefois taillée sur mesure.

Il avait ses mains attachées dans le dos par une cordelette...

Deux soldats de la SS, armés de leur mitraillette MP 40, le suivaient en ne cessant de répéter à son endroit « Los ! ... Los ! » (*Allez ! Allez !*)

L'homme tremblant de peur, avançait lentement sur le chemin dans le bois. Il se mit à prier, devinant quelle allait être l'issue de cette marche forcée.

« Halt ! »

L'un des deux soldats le prit par le bras et l'emmena sur le côté gauche du chemin. Après une quinzaine de mètres de marche à travers un rideau dru de branchages, les trois hommes s'arrêtèrent devant un trou profond creusé au milieu des feuilles. Une pelle avait été posée le long de l'arbre le plus proche de la cavité.

L'homme fut poussé sans ménagement au bord de la tranchée. Il entendit le claquement sec d'une mitraillette que l'on armait. Il se tourna alors brusquement vers les deux soldats surpris par cette réaction. Leur faisant face et tremblant de tous ses membres, il eut la force de sortir une dernière fois un son de sa bouche.

« Je sais pourquoi je vais mourir ! C'est parce que je sais qui il est, c'est ça ? !

Dites-le-moi ! »

En guise de réponse, une longue rafale, qui déchira tous les bruits de la forêt, fut tirée dans sa direction...

Une dernière et unique détonation fut entendue à travers les arbres, témoignant du tir d'un coup de grâce.

Vingt minutes plus tard, les deux soldats revinrent lentement vers la clairière, le premier tenant la pelle.

Un homme en civil, de grande taille et le visage dissimulé par un chapeau en feutre les attendait, une cigarette collée à ses lèvres. Son imperméable trench-coat, au col relevé le protégeait de la pluie et laissait voir en dessous, une veste sombre ornée d'un écusson avec la croix gammée au niveau de la boutonnière. À ses pieds se trouvait une sacoche en cuir fauve présentant les initiales H.H.S.

« Vous avez bien vidé toutes ses poches n'est-ce-pas ? Le ton était autoritaire.

— Oui Monsieur ! » répondit respectueusement l'un des deux soldats en lui tendant trois papiers pliés en quatre, un collier et une plaque d'identité militaire.

L'homme s'en saisit : « Danke ! » (*Merci !*)

Le soldat SS se raidit et claqua des talons : « Zu befehl mein Herr ! » (*À vos ordres Monsieur !*)

L'homme déplia consciencieusement les trois papiers. La cigarette toujours aux lèvres, il alluma sa lampe de poche afin d'étudier leur contenu. Le premier papier était un ordre de mission sur lequel figurait un nom :

Major Hans Harald Schmidt - Wehrmacht

Il mit les papiers dans la poche de son trench-coat et garda le collier et la plaque d'identité dans sa main. Il s'assit à l'arrière du command-car et fit un signe discret aux deux soldats pour marquer le départ.

Le véhicule disparut dans la nuit et le brouillard naissant.

Première rencontre entre Ema et Thilo

Limburg - près de Coblenze - 2 mars 1945.

La baraque était en bois. Elle avait dû faire office de dortoir pour colonies de vacances quelques années auparavant.

Au loin, on entendait les grondements continus des canons sans savoir vraiment s'ils étaient allemands ou américains. La force de l'habitude prend le pas sur la peur dans ces cas-là, tant ce bruit faisait désormais partie du quotidien.

Une jeune femme de taille moyenne, les cheveux châtons mi-longs et les yeux noisette, entra dans l'établissement. Son blazer marron cintré révélait un port altier et mettait en valeur sa taille fine tandis que sa jupe dévoilait à peine ses jambes élancées à la démarche décidée.

Ema Frei se trouva dans ce qui pouvait ressembler à un hall d'entrée d'école, à taille d'enfant.

Un soldat dépenaillé était là avec sa mitraillette en bandoulière, l'air hagard.... La peur sans doute.

Son apparence parlait plus que tous les commentaires victorieux et mensongers qui agressaient les oreilles et les consciences à longueur de temps. Il était clair que le Reich millénaire était maintenant à bout de souffle...

« Je vous accompagne jusqu'à son bureau, il vous attend. »

Le temps d'arriver au milieu du long couloir, une porte était ouverte. Le soldat frappa vigoureusement en affirmant d'une voix forte que « la dame était là ».

Ema entra dans une pièce vide de toute humanité. Une table d'instituteur sur laquelle reposaient un large cendrier bien rempli, une carafe d'eau, un verre et un

chapeau de feutre noir. Deux chaises en bois complétaient ce décor sans vie.

L'homme était en civil, le dos tourné vers la fenêtre aux verres teintés par le temps, entouré par les volutes de fumée bleue de sa cigarette. Il était grand, environ 1m85, brun, les tempes légèrement grisonnantes, carré d'épaules.

Il se retourna et désigna la chaise d'un geste distrait et désinvolte.

« Setzen Sie sich bitte. (*Asseyez-vous s'il vous plait*) Asseyez-vous » dit-il d'un ton neutre. « Nous ne parlerons qu'en français et je ne veux pas entendre un seul mot d'allemand, ni parlé ni chuchoté, est-ce clair ? »

Ema retint le calme du ton employé mais nota qu'apparemment le respect des règles élémentaires de bienséance n'était pas dans ses priorités.

« C'est très clair Monsieur... ? » Elle s'appliqua à adopter un ton aussi calme que le sien.

« Thilo. Vous ne me connaîtrez que sous ce prénom de Thilo. »

Le ton était sec et affirmatif mais toujours aussi calme.

« Ça aussi, c'est très clair.

— Bien. Manifestement votre entraînement s'est bien déroulé,...très bien même. Vous n'avez pas eu de problèmes avec votre formation en parachute ?

— Pourquoi en aurais-je eu ? Il suffit de faire un grand pas en avant et de se retrouver dans le ciel... une femme sait marcher aussi bien qu'un homme vous savez... » répondit la jeune femme avec un brin d'ironie.

« Je vois... »

Un léger rictus lui faisait office de sourire.

« La fumée vous dérange ? »

— Oui un peu, je n'y suis pas habituée. »

Thilo, ne tenant aucun compte de cette dernière remarque, poursuivit en tirant sur sa cigarette.

« Ce sont des américaines. Heureusement que nous avons fait des prisonniers... »

Encore un rictus.

Il poursuivit.

« Vous connaissez parfaitement le contenu de votre mission.

— Bien sûr.

— Vous partirez ce soir. Vous ne serez pas seule dans l'avion.

— Je me doute. »

L'homme avait la quarantaine, un regard aux yeux marron qui ne laissait aucune place à la moindre forme de pitié. Malgré ses sourires rigidifiés, son air constamment concentré sur sa tâche ne laissait entrevoir aucun intérêt pour le sort des autres.

« Ah, j'ai une bonne nouvelle pour vous ! reprit-il sur un ton froid.

— Je vous écoute. »

Ema était très intriguée.

« J'ai des nouvelles de votre frère Frantz. »

Le cœur d'Ema se mit aussitôt à battre la chamade.

« Il est en vie et en bonne santé. »

Un poids énorme venait de se libérer des entrailles d'Ema. Frantz était sur le front de l'Est et avait échappé à Stalingrad grâce à une fièvre inattendue mais bienvenue. En cette année 1945, le front de l'Est laissait présager une mort assurée pour les hommes de la Wehrmacht.

Mais Thilo poursuivit :

« Du moins pour l'instant.

— Il est toujours là-bas ? » demanda-t-elle d'un ton aussi calme que possible.

L'anxiété d'Ema reprenait sa place et Thilo avait bien perçu son trouble.

« Non il est de retour chez nous, pour l'instant ! »

Elle comprit immédiatement ; son estomac lui provoqua une douleur

difficilement maîtrisable.

Changeant de sujet abruptement, Thilo poursuivit : « Votre français est impeccable !

— J’ai passé une bonne partie de mon enfance chez ma grand-mère en Lorraine. »

Ema répondait en automate, ses pensées accaparées par son frère cadet.

« Vous connaissez leurs comptines d’enfants, leurs chansons à succès et les tables de multiplication ?

— Oui je pense, pourquoi cette question ?

— Nous à l’Abwehr, on les faisait dire ou chanter à ceux qu’on suspectait de ne pas être natifs du pays dont ils étaient censés être. Les Anglais le font aussi paraît-il !

Vous savez la langue est une musique. Vous êtes musicienne et excellente pianiste m’a-t-on dit, vous devez donc le comprendre. Les fausses notes sont toujours criantes mais une partition parfaitement jouée peut également paraître suspecte. Elle peut trahir des origines sociales supérieures, or vous n’êtes pas censée venir d’une classe aisée car cela nuirait à votre légende opérationnelle.

— Je peux parler l’argot si vous le souhaitez et même prendre l’accent provençal si cela convient au grand Reich... » Malgré elle, un léger sarcasme résonna dans sa voix.

« Je ne vous en demande pas tant... »

Thilo reprit une cigarette qu’il alluma distraitement en regardant le plafond lézardé.

« C’est là que nous nous quittons, Fräulein Ema Frei ! À moins que vous n’ayez des questions ?

— Une seule Herr Thilo. Je sais le sort que l’on réserve actuellement aux «défaitistes » comme vous aimez les qualifier. Mais je ne peux m’empêcher de penser que ma mission peut être interrompue du fait de la fin de cette guerre et... »